

Le dernier combat d'Althusser

Dans *Crise du marxisme et critique de l'État. Le dernier combat d'Althusser* (2009)¹, Andrea Cavazzini analyse les dernières interventions politiques publiques d'Althusser, concernant tant la crise du marxisme que le mouvement communiste international. Le livre se base sur deux jalons d'argumentation. Le premier consiste à penser le mouvement communiste international non pas comme une période stable et transparente du passé récent mais, au contraire, propose de l'interroger dans son immanence au monde, dans son effectuation problématique. Pour ce faire, Cavazzini emphatise la spécificité du concept de communisme proposé par Marx. D'après celui-ci, le communisme ne serait pas un ensemble des bonnes idées à propos de la société mais «un mouvement réel». Cette définition, largement commentée par Althusser dans "*Enfin la crise du marxisme...*", établi, selon Cavazzini, un rapport d'immanence entre l'idée du communisme et sa pratique correspondante : sans pratique communiste pas de communisme. Mieux : pas d'idée communiste sans la production des espaces concomitants capables d'habilitier sa vérification continuée. C'est parce que la pratique communiste ne peut plus être comprise comme un accident de l'Idée (voire comme son simulacre) que Cavazzini soutiendra que pour comprendre le traversée de l'idée communiste le long du XX siècle il faut assumer son errance constitutive. C'est-à-dire, une forme de penser le communisme à partir d'une raison des effets ou d'une raison dont le critère de vérité ne vient pas de l'extérieur, étant plutôt immanent à ses propres pratiques. Le second point capital, plus substantif, porte sur sa discussion à propos du rapport entre l'État et la politique communiste. Dans ce cas, l'auteur rapproche quelques textes plus au moins contemporains d'Althusser et de Poulantzas. Aux antipodes de la proposition de l'eurocommunisme, Althusser va affirmer la nécessité de la création de figures pratiques correspondant à la rupture représentée par la critique de l'économie politique marxienne. En analysant la brochure 22^o *Congrès*, entre autres, Cavazzini met en évidence l'importance accordée par Althusser aux masses et à la nécessité de la construction des organisations politiques communistes dans une distance relative par rapport à l'État. Au contraire, les positions adoptées par Poulantzas, selon Cavazzini, consisteraient à neutraliser l'avance des logiques instrumentales sur la politique (un mouvement de « colonisation systémique » dira Habermas...) à travers la délimitation de règles démocratiques établies *a priori* pour le bon fonctionnement des institutions (p. 89). C'est seulement sur cette base que Poulantzas peut alors penser le rapport entre l'État et les mouvements

¹Andrea Cavazzini. *Crise du marxisme et critique de l'État. Le dernier combat d'Althusser. Le clou dans le fer*, 2009.

sociaux. Mais, étant donné que les règles du jeu ont été élaborées par avance, Cavazzini peut conclure que de tels rapports ne peuvent fonctionner que sur la base d'une « exploitation ambiguë et machiavélique » de tels mouvements par l'État. Ladite combinaison de l'apriorisme démocratique d'un côté et de l'exploration pragmatique des mouvements sociaux, de l'autre, finissent pour suturer des possibilités de politiques d'émancipation, en neutralisant les aléas et les risques qui lui sont inhérents (p. 71).

Politiques de l'émancipation

Dans le livre sur le dernier combat d'Althusser, Cavazzini avait affirmé l'existence d'au moins deux expériences historiques de grand intérêt pour penser une alternative au processus « d'étatisation de la politique » : le maoïsme dans sa manifestation orientale et occidentale et la séquence italienne des années 1970. Dans *Le sujet et l'étude. Idéologie et savoir dans le discours maoïste (2011)*², Cavazzini analyse principalement la première de ces deux expériences. En ce qui concerne le maoïsme dans sa version orientale, l'auteur souligne son mot d'ordre qui invitait à changer l'homme « dans ce qui il a de plus profond ». Cet impératif donnerait au maoïsme comme expérience politique un caractère civilisateur, dans le sens d'une politique qui prend à la fois pour objet et pour matière de travail les mœurs les plus profondes, en cherchant à le transformer au profit d'un mode de vie balisé par la « passion égalitaire ». Dans ce registre, la question du savoir était, toujours selon Cavazzini, fondamentale car elle passait par des lignes de tension qui menaient celui-ci vers des directions opposées, voire contradictoires, comme le sont les tendances à l'égalité et à l'inégalité. Ici on se voit confronté à un profond paradoxe : l'expérience chinoise de construction des mécanismes de libération de masse passait par l'axiome fondamental de « l'autorité absolue » de la pensée de Mao. Comment le déchiffrer ? Cavazzini interprète ce paradoxe en argumentant que ledit syntagme avait en réalité la propriété d'un métaopérateur capable de fonctionner comme support d'une dialectique entre des tendances de subjectivation et désobjectivation.

Autrement dit : l'altérité de l'autorité absolue serait capable de confronter l'identité du sujet dans ces sédimentations traditionnelles, c'est-à-dire égoïstes en ouvrant en même temps un espace pour de nouvelles possibilités subjectives. Loin de renforcer des hiérarchies les plus diverses, l'autre ouvrirait un espace où serait possible le jeu de transferts et contre-transferts entre des positions de pouvoir. Dans le cas du maoïsme français, la contribution centrale de l'étude de Cavazzini se distribue en deux axes. Le premier d'entre

²Andrea Cavazzini. *Le sujet et l'étude. Idéologie et savoir dans le discours maoïste*. Le clou dans de fer. 2011.

eux consiste en l'expérience de « prolétarisation » de certains groupes d'étudiants français dans les années 1960. À partir de quelques documents de l'époque sont narrées des difficultés dans la construction d'un « langage commun » entre les étudiants et les ouvriers, tout comme les obstacles où butaient finalement de telles expérimentations égalitaires. Expérimentations qui, comme cela nous est rappelé dans le livre, sont dans une très forte syntonie avec des pratiques politiques forgées dans l'Italie de la décennie suivante, dont les noms de Panzieri, Tronti et Negri figurent parmi les plus connus.

L'intervention paradigmatique de Guy Lardreau dans le cadre du maoïsme français, mentionnée et brièvement discutée à la fin du livre dans un dialogue très stimulant avec Yves Duroux, offre l'opportunité d'un questionnement incontournable aux séquences politico-idéologiques des années 1960-1970 en Europe. Cela pour la raison suivante : les formulations de Lardreau à propos de la nécessité de « vider » la subjectivité constituée, qui irait de pair avec l'idée de se laisser penser par les masses, renforçait l'élément mystique des nouvelles pratiques en questions, en privilégiant l'élément « extatique » de la subjectivation politique révolutionnaire et secondarisant, à savoir, la question décisive de penser les moyens d'inscription dans la durée des éléments de nouveauté politiques. Bien entendu, non pas une inscription pensée comme un routinisation sociologique pure et simple, c'est-à-dire une rationalisation des créativités sociales ; au contraire, des supports transitifs où le sujets puisse faire le « transfert [d'] une partie de ses forces » à des « structures transindividuelles déterminées » grâce auxquelles « les anciennes formes de vie se trouvent déconstruites et remplacées par de nouvelles formes, voire des nouvelles mises en formes des forces collectives » (p. 89). Ces morceaux historiques qui sont des séquences politiques des années 1960-1970 sont précieux. Il y a à la fin de la lecture des livres d'Andrea Cavazzini deux certitudes. On est sûr que ce travail sur le passé est une condition très importante pour la construction des orientations militantes fidèles aux visées les plus profondes des politiques de l'émancipation. Puis, on voit clairement : la question qu'elles ont su poser à leur façon reste bien ouverte.